

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 121 (1941)

Artikel: Les origines de l'humanité et les bases préhistoriques de la civilisation

Autor: Pittard, Eugène

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-90428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les origines de l'humanité et les bases préhistoriques de la civilisation

par

le Prof. D^r EUGÈNE PITTARD, Genève

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Comment se représenter la succession des événements préhistoriques de l'Europe et les images de ceux qui les créèrent ?

Pouvons-nous discerner les auteurs des principales révolutions sociales qui, dans ces périodes lointaines, traversèrent nos destinées ?

De tels problèmes méritent de nous retenir. Jusqu'à des moments assez rapprochés de nous, seules les activités humaines étaient enseignées dans les Universités. L'Homme lui-même semblait en dehors de nos soucis intellectuels. Il paraissait oublié ou méconnu comme si aucun rapport ne pouvait exister entre l'être physique et ses préoccupations psychologiques ! Ces temps, heureusement, sont révolus. Des enseignements d'anthropologie, de préhistoire, d'ethnographie se sont créés partout dans le monde. La Suisse est restée un peu en retard, mais il semble qu'elle veuille rattraper le temps perdu. La chose lui est facile. Nous sommes riches de documents de toutes sortes pour les éventuelles démonstrations. Présentement, nous sommes réunis dans une ville (Bâle) où certaines catégories de ces recherches, par des auteurs dont plusieurs sont illustres, sont particulièrement importantes. Que mes collègues qui ne les connaissent pas encore aillent visiter le Musée d'Ethnographie, l'un des plus riches qui soient : ils seront informés de ce que, dans ce domaine, nous possédons.

Un grand naturaliste anglais, Thomas-Henri Huxley, a dit : « La question des questions, pour l'Humanité, celle qui est au fond de tous les problèmes et qui intéresse le plus, est la place de l'Homme dans la nature et ses relations avec l'ensemble des êtres. » Faisons nôtre cette pensée.

Il y a une dizaine de milliers d'années, les Hommes qui, par petits groupes — comme il convient à des individus exclusivement chasseurs — nomadisaient en Europe, assez misérablement semble-t-il, ont assisté à l'agonie d'une civilisation qui durait depuis un nombre incalculable de siècles, depuis des vingtaines et peut-être des cinquantaines de milliers d'années. Ce moment, tragique dans l'ensemble de l'Histoire, c'est le Mésolithique. Deux mille ans plus tard, ils assisteront à l'aurore d'une révolution à nulle autre pareille : celle qui allait créer le monde moderne : c'est la période néolithique. C'est d'elle que dérive, en réalité, toute notre civilisation.

Le Paléolithique — l'âge de la pierre taillée — a été marqué — dans l'ordre géophysique — par des changements de climat : relativement chaud à la période chelléenne, glaciaire à la période moustérienne; et, aussi, par des modifications géographiques assez importantes. Au début — c'est la période chelléenne — la faune est celle qui caractérise un pays tropical ou subtropical : l'Eléphant antique, le Rhinocéros de Merck, l'Hippopotame occupent l'Europe moyenne. La flore renferme des espèces de pays relativement chauds, ne vivant plus chez nous à l'état spontané : le laurier des Canaries, l'arbre de Judée, etc. Puis viennent des invasions glaciaires. Dans la période post-glaciaire (Aurignacien, Solutrén, Magdalénien), un climat à caractère de steppe et de toundra s'établit. Nous en avons la preuve par la faune des Equidés et des Ruminants, surtout. A la fin du Magdalénien, changements importants, modification profonde du climat, humidité grandissante, entraînant la disparition ou l'émigration de nombreuses espèces.

Pendant que s'accomplissent ces modifications climatiques et biologiques, l'Europe transforme sa géographie. La Méditerranée était alors séparée en deux par un isthme tuniso-sicilien, la Corse et la Sardaigne n'étaient pas des îles, mais des pendentifs des montagnes italo-françaises, les Iles britanniques étaient reliées au continent et se prolongeaient beaucoup plus loin vers le nord; la mer Egée n'existait pas, non plus que la Marmara.

Que deviennent les hommes durant ces transformations capitales ? Et d'abord qui étaient-ils ? Quel est le continent qui peut être envisagé comme le berceau de l'Humanité ? Est-ce l'Europe ? Est-ce l'Afrique ? L'Amérique est encore considérée par certains

auteurs comme ne pouvant figurer parmi les « continents anthropogéniques », parce que, dit-on, elle ne possède pas de Singes anthropoïdes. Mais ce point de vue est un argument facilement discutable. Point n'est besoin d'invoquer les Anthropoïdes pour les inscrire dans la généalogie générale de l'Homme. D'ailleurs il est probable que certains territoires américains ont possédé des Singes anthropoïdes. La découverte, par notre compatriote François de Loys, d'un grand singe, dans les régions quasi impénétrables du Vénézuéla (dans les terres des Indiens Motilones) nous permettrait de le supposer.

Depuis vingt ans, depuis quarante ans, les découvertes relatives aux hommes fossiles se sont multipliées en Europe, en Afrique, en Asie. Plusieurs furent particulièrement intéressantes. Si nous sommes encore très insuffisamment renseignés sur les caractères des hommes à la période chelléenne, il n'en est plus de même dès la période moustérienne; alors les choses se présentent dans de meilleures conditions (documents nombreux et mieux conservés).

Jetons un coup d'œil rapide sur la succession des types humains de ces temps lointains.

A la période chelléo-acheuléenne, les restes de l'homme — avons-nous dit — sont rares : ce sont, en particulier, pour ce qui concerne l'Europe, la mâchoire de Mauer, rencontrée près de Heidelberg; le crâne de Piltdown (Angleterre méridionale); le crâne de Steinheim sur Murr (Wurtemberg). Il semble qu'à cette époque, très en arrière de nous, deux « races » humaines existaient déjà sur notre continent : l'une de construction extrêmement brutale : elle peut être considérée comme la souche de la race dite du Néanderthal (mâchoire de Mauer = *Homo Heidelbergensis*); l'autre, de morphologie plus évoluée (Piltdown et Steinheim); celle-là pouvant être envisagée comme étant la souche de l'*Homo sapiens*. Une telle constatation porte en elle, déjà, l'un des plus graves problèmes concernant nos origines : celui d'un monogénisme primitif ou d'un polygénisme primitif. Et, de ce problème lui-même, nous en voyons surgir plusieurs autres tout aussi importants.

Nous l'avons déjà demandé : en quel lieu du monde l'Humanité est-elle apparue ? Que l'on soit monogéniste ou polygéniste, c'est là la question cardinale. Est-ce en Europe ? en Afrique ? en Asie ? Si cette première apparition pouvait être placée en Europe,

comment expliquer les variétés humaines fixées en Afrique noire, par exemple, ou en Mélanésie — ou encore les variétés « jaunes » (Boschimans) ou « rouges » (Peuhls) du continent africain ? Les transformations d'un type dans un autre, considérées par beaucoup comme dues aux milieux physiques et biologiques différents, ne paraissent pas, cependant, faciles à démontrer. On n'en conçoit pas le mécanisme. A la surface de la terre, l'homme est le seul être capable de ne pas subir intensément les influences du milieu, le seul à ne pas être dominé par ses actions, parce que, grâce à son intelligence, il peut les éviter ou les détourner à son profit. Les espèces animales, elles, sont obligées de subir ces emprises. Et nous ne pensons, pour le moment, qu'aux variétés humaines telles que nous les rencontrons dans les divers continents. Puis, il faudrait expliquer comment, du lieu de leur naissance, elles se seraient dispersées. Comment auraient-elles passé d'Europe en Afrique ou vice versa ? Par quels moyens ? Beaucoup de questions de cet ordre se présentent à notre esprit lorsque nous essayons d'imaginer nos origines et les premiers millénaires de l'existence humaine.

On a rapproché — chronologiquement parlant — les découvertes sensationnelles du Pithecanthropus de Java et du Sinanthropus de Pékin de celles attribuées en Europe à la période chelléenne. Si une telle place doit être maintenue, les restes squelettiques de ces deux groupes humains, lorsque nous les comparons, nous placent devant de nouveaux mystères ; car les Asiatiques ne sont pas semblables aux Européens du même moment.

En Afrique orientale, le squelette d'Oldoway (et toujours en supposant cette trouvaille comme appartenant au Chelléen) ouvre aussi au problème de nos origines de nouvelles perspectives. Car cette antique sépulture, rencontrée en Pays Noir, ne contenait pas un squelette de Nègre.

La période moustérienne — généralement glaciaire — nous offre un contingent humain abondant et relativement homogène. La station dite du Néanderthal, découverte il y a longtemps déjà, est devenue la station éponyme de la race moustérienne. Les caractères morphologiques de l'*Homo Neanderthalensis* nous sont aujourd'hui bien connus. Ils peuvent être concrétés par l'analyse détaillée du squelette de la Chapelle-aux-Saints, faite par Boule. La race de Néanderthal (Heidelberg-Néanderthal) rencontrée à

Gibraltar, à Rome et en Galilée — son extension la plus méridionale — et en de nombreux points de l'Europe, est presque partout semblable à elle-même. Sa diagnose peut être exprimée ainsi : taille petite, musculature puissante, station verticale incomplète à cause des courbures vertébrales moins accentuées que chez l'homme actuel et, aussi, à cause de l'arrangement articulaire tibio-fémoral, crâne dolichocéphale, face puissamment constituée (le rapport masse faciale à masse cranienne marque nettement ce développement exceptionnel), platyrrhinie, prognathisme, mandibule énorme aussi grande que celle de Mauer (laquelle s'adapte parfaitement au crâne de la Chapelle-aux-Saints), maxillaire supérieur exceptionnellement développé (la surface de la voûte palatine est la plus grande connue), orbites arrondies, à cavités volumineuses. Ces caractères se retrouvent chez tous les squelettes humains appartenant à la période moustérienne, plus ou moins développés ou plus ou moins atténués (variations individuelles). Nous sommes donc en face d'une « race » telle que l'entend l'expression zoologique.

Fait à noter : à la fin des temps moustériens, ce type humain disparaît. Jusqu'à ce jour, aucune fouille pratiquée dans le Paléolithique supérieur n'a révélé sa survivance. Or, nous possédons un assez grand nombre de squelettes appartenant à ces moments-là, notamment à la période aurignacienne. Aucun d'entre eux ne pourrait figurer dans les rangs de l'*Homo Neanderthalensis*. C'est pourquoi Boule a pensé que l'on peut considérer cette race comme un « rameau flétri ».

Le Paléolithique supérieur, subdivisé, comme il a été dit, en périodes : aurignacienne, solutréenne, magdalénienne, va nous montrer deux types humains, différents l'un de l'autre, et aussi très différents de celui dont il vient d'être parlé. On a donné le nom de Cro-Magnon (abri sous roche aux Eyzies) à la race humaine de la période aurignacienne. Jamais l'Humanité, ni dans le temps, ni dans l'espace, n'a connu un homme aussi grand. Et cette taille gigantesque (1,82 m.) appartient à un être dont la musculature est admirablement développée. La station verticale est complète. Le crâne est dolichocéphale. Pour la première fois dans l'histoire de la morphologie humaine, on voit apparaître le menton. Les orbites, au lieu d'être arrondies comme chez l'*Homo Neanderthalensis*, sont quadrangulaires. Cette race magnifique, dont les restes abondants

ont été recueillis, en sépultures, dans les cavernes du massif calcaire des Baoussé-Roussé près de Vintimille (Italie septentrionale), semble se retrouver aujourd'hui, atténuée, chez quelques populations de la France du sud-ouest, chez certains Basques, chez les Berbères. Les Guanches des Canaries ont été considérés par les auteurs comme les meilleurs représentants actuels de cette vieille race aurignacienne.

De la période magdalénienne — c'est le moment où se développe si merveilleusement l'art préhistorique, où la peinture et le modelage s'ajoutent à la sculpture et à la gravure déjà inventées par les Aurignaciens — la race humaine — type de Chancelade — est encore très insuffisamment représentée. Elle ne montre plus les mêmes aspects morphologiques que la race de Cro Magnon. Les hommes de la race de Chancelade (ou de Laugerie-Chancelade) sont de petite taille. Leur tête osseuse est plus affinée que celle de leurs prédécesseurs immédiats; à la dolichocéphalie ils associent une face longue (type harmonique). Fait difficile à expliquer : alors que la période magdalénienne est beaucoup plus rapprochée de nous que les périodes moustérienne et aurignacienne, le nombre des squelettes appartenant à la race de Chancelade est extraordinairement restreint. Ce groupe humain a continué ses destinées au travers du Mésolithique — du Mésolithique français particulièrement. Dans la Bretagne, M. et M^{me} St-Just Péquart ont retrouvé ses sépultures; et les squelettes qui y étaient renfermés peuvent être considérés — malgré certaines petites divergences morphologiques — comme appartenant à la race classique du Magdalénien. Parmi les races humaines contemporaines, je pense que nous pouvons considérer le type de l'*Homo meridionalis*, cantonné principalement dans la Méditerranée occidentale (Italie du sud, Péninsule ibérique, quelques territoires français du Midi) comme les descendants de la race artiste du Magdalénien.

Dès la fin du Magdalénien, de profonds bouleversements s'apprêtent dans l'histoire humaine. Le climat jusqu'alors froid et sec s'adoucit. Il devient humide. La faune subit intensément ces transformations. Une partie des animaux qui furent les contemporains de l'homme disparaissent à tout jamais : le mammouth, l'ours des cavernes, le lion des cavernes, le rhinocéros laineux, l'hyène et le

loup des cavernes. Les animaux qui subsistent émigrent pour tenter de se maintenir dans leur climat habituel : migration vers le nord, du renne, du glouton, du bœuf musqué,¹ migration vers les hautes altitudes, du chamois, du bouquetin, de la marmotte, du lièvre alpin. Le compartimentage des faunes, tel que nous l'avons sous les yeux, s'accomplit graduellement. Les conditions pour la vie matérielle, offertes aux hommes, se modifient. Les grands troupeaux d'animaux sauvages se sont raréfiés. Les glaciers ont fondu, laissant libres de vastes espaces où s'éparpillent les espèces. L'art a disparu. Les outillages (silex et os) retrouvés n'ont plus la physionomie de ceux façonnés dans la période précédente. Pendant longtemps on a cru, devant le peu de renseignements fournis par cette période, aux changements si considérables, que l'Europe s'était vidée de ses habitants. Ceux-ci auraient suivi, vers les régions septentrionales, les migrations animales, et les Esquimaux pourraient être considérés comme leurs descendants. Gabriel de Mortillet avait institué un « hiatus » qui s'intercalait entre la fin du Magdalénien et le début du Néolithique. Et, pendant longtemps, beaucoup d'auteurs se rallièrent à cette hypothèse. Une telle notion, aujourd'hui, est à tout jamais périmée. Nous savons que la vie humaine a continué à s'exercer sur le continent européen. Déjà les fouilles de Piette, au Mas d'Azil, permirent d'établir, à cette période intermédiaire, l'existence d'un état de civilisation particulier qu'on a appelé Azilien : c'est l'époque des galets coloriés. A ce moment, les beaux harpons cylindriques en bois de renne, du Magdalénien, sont remplacés par des harpons plats en ramure de cerf (un tel objet est un fossile directeur pour cette période). Les fouilles de Piette furent suivies de nombreuses recherches en divers points du monde. Aujourd'hui on a intercalé une période dite Mésolithique entre le Paléolithique supérieur et le Néolithique. Et ce Mésolithique apparaît comme un des moments les plus importants de l'histoire humaine : il est comme un préambule, comme une introduction au plus grand bouleversement social que l'humanité ait connu. Les manifestations matérielles de la période mésolithique se rencontrent en beaucoup d'endroits en Europe et sous des aspects qui ne sont pas exactement les mêmes. A ces facies on a donné des noms : Azilien, Maglémorien, Sauveterrien, etc. Une

¹ Le Mammouth et le Rhinocéros tichorhinus ont aussi émigré vers le nord. Puis ils se sont éteints.

découverte, importante pour l'histoire de la civilisation, fut signalée dans le Mésolithique : la présence du chien domestique. Steenstrup, le premier, avait indiqué l'existence du chien domestique dans les kjökkenmöddings du Danemark. La trouvaille est de valeur parce qu'il apparaît que le chien a joué un grand rôle dans la domestication des autres animaux. Autre constatation importante : une station mésolithique de la Bavière, Ofnet, nous a mis en face d'un fait considérable au point de vue de l'histoire européenne. Dans cette grotte d'Ofnet, les Mésolithiques ont creusé deux fosses, empruntant pour cela les couches magdaléniennes, et, dans ces deux fosses, ils y ont déposé des têtes coupées. Il s'agit d'un type de sépulture dont, en Europe, on n'a pas encore retrouvé l'analogue. Orientées, ornées, parfois accompagnées d'une ou deux vertèbres cervicales, ces têtes (malheureusement nous n'avons que cette partie du corps, ce qui est insuffisant pour une définition raciale) présentent pour nous cet intérêt exceptionnel d'avoir, en partie, appartenu à des individus brachycéphales. C'est la première fois qu'en Europe un tel type humain apparaît. On comprend l'émotion de ceux qui cherchent à connaître nos origines lorsqu'ils apprirent cette révélation. Il ne s'agit pas d'un individu isolé, perdu dans la masse des Dolichocéphales, mais le 40 % de ces têtes appartenait au type nouveau. Tout de suite on se posa la question : quelle pouvait être l'origine géographique de ces étrangers ? L'Asie est un continent où la brachycéphalie est très abondamment représentée et c'est naturellement de ce côté que se tournèrent les regards. Et bientôt, en étudiant de près la civilisation et le civilisateur de la période néolithique, la lumière qui devait éclairer nos origines apparut plus rayonnante.

Le Néolithique est véritablement la base préhistorique de notre civilisation. Jusqu'alors, on l'a vu, les hommes ont été des nomades, chasseurs et pêcheurs. Ils procédaient aussi, sans doute, à la cueillette, comme toutes les populations primitives. Or, ces chasseurs nomades n'auraient pu franchir ce stade de leur existence sans le secours des Néolithiques venus d'Asie; ils n'auraient jamais pu se muer en sédentaires.

Car le tragique de l'Europe c'est que notre continent est le plus défavorisé de tous les continents au point de vue des plantes qui pourraient devenir, pour les hommes, des plantes nourricières,

des plantes de grande culture, celles qu'on appelle des plantes vivrières. L'Europe n'est le domaine, à l'état spontané, d'aucune céréale. Or ce sont les céréales qui ont été à la base de toutes les grandes civilisations de l'antiquité.

L'Asie possède le riz, le blé, l'orge, le millet. L'Afrique le sorgho et aussi d'autres graminées. L'Amérique le maïs (et, de plus, la pomme de terre). Toutes ces plantes sont susceptibles de cultures étendues, et de conduire ainsi les hommes vers la vie sédentaire. L'Europe préhistorique, elle, encore une fois, n'avait rien. Nos céréales, importées depuis l'âge de la pierre polie, ne peuvent survivre aujourd'hui encore que grâce à la culture. Alors que l'Asie avait domestiqué plusieurs animaux et qu'elle cultivait les céréales vivant spontanément sur ses territoires, l'Europe ne pouvait offrir à ses habitants que les perspectives de la vie élémentaire des chasseurs. Dans l'Asie occidentale, les Pré-Hittites montraient déjà un état de civilisation avancé avec, en particulier, des lois agraires — qu'on peut considérer comme sévères — alors que les Européens de la période mésolithique cherchaient leur nourriture journalière dans la poursuite des cerfs. Et si l'Europe avait encore été séparée de l'Asie par un bras de mer — comme elle le fut au Tertiaire — et qu'une navigation à grand rayon n'eût pas été inventée — laquelle eût alors permis des communications utiles entre les deux continents — l'Europe était dans l'obligation de demeurer pour toujours dans l'état où, depuis des dizaines et des vingtaines et peut-être des cinquantaines de millénaires, vivaient ses habitants.

Chacun sait aujourd'hui quelles sont, sur notre continent, les physionomies principales de la civilisation néolithique. Elles sont marquées, notamment, en plus de la culture, par la domestication de quatre espèces animales, le bœuf, le cochon, le mouton et la chèvre — le chien est déjà le compagnon de l'homme depuis la période mésolithique. Dans les habitations lacustres de la Suisse, on retrouve, avec des abondances variées, les restes de ces animaux.¹ Nous pouvons même connaître, par la statistique des ossements, les quantités relatives des espèces qui composaient alors les troupeaux. Comme céréales, nos ancêtres néolithiques possé-

¹ En bien des lieux, de grandes agglomérations terrestres s'étaient aussi créées (fonds de cabanes de la Hesbaye, par exemple).

daient plusieurs sortes de blé, deux sortes d'orge, deux sortes de millet. Et ces cultivateurs préhistoriques, en prévision des mauvais jours, accumulent déjà des réserves : des quantités relativement considérables de blé, carbonisé par les incendies, et dès lors rendu imputrescible, ont été retrouvées en plusieurs endroits. Les obligations que réclament le défrichement, l'ensemencement, la protection des récoltes contre les animaux déprédateurs et contre les hommes, ont forcé les Néolithiques lacustres à se rapprocher les uns des autres. La construction des stations sur pilotis doit être envisagée comme un travail colossal où l'entraide est indispensable. Alors la communauté s'est créée. Et c'est ainsi que la Cité s'est graduellement constituée avec tout ce qu'elle comporte d'exigences morales pour assurer le bien-être de la collectivité. En un mot, c'est alors que notre état social s'organisa.

Nous avons dit qu'aucune révolution — de n'importe quel aspect — ne peut être comparée à celle-là. Représentons-nous — alors que nous bénéficions des richesses matérielles inouïes offertes par toutes les inventions et dont notre existence semble dépendante — ce qui surviendrait si brusquement des épidémies détruisaient toutes les céréales et tous les animaux domestiques. Malgré les facilités créées par ce que nous appelons le Progrès, la civilisation serait aussitôt détruite et l'Humanité, obligée de retourner à l'existence des chasseurs, s'éteindrait, faute d'aliments, dans sa presque totalité. La civilisation néolithique — elle ne connaît pas encore les métaux — est donc, répétons-le, l'heure la plus importante de notre histoire.

A qui devons-nous une si profonde transformation de la vie ? Très vraisemblablement, nous l'avons dit, aux Brachycéphales asiatiques, arrivés tout d'abord timidement, comme une simple avant-garde exploratrice à Ofnet. Une fois fixés sur le territoire européen, ils se sont extraordinairement multipliés. Très prolifiques, ils sont les ancêtres de ce groupe humain, immense, aujourd'hui établi au travers de toute l'Europe montagneuse, des Carpathes de Roumanie à la Bretagne française, auquel les anthropologistes ont donné le nom d'*Homo alpinus*. Cette constatation ramène notre pensée à une œuvre célèbre, encore aujourd'hui magnifiée par quelques-uns : l'Essai sur l'inégalité des races humaines. Dans ce livre, Gobineau a singulièrement maltraité le type humain brachycéphale, le con-

sidérant comme voué à une infériorité originelle et définitive, au bénéfice des Dolichocéphales. Or, il semble, au contraire, que les Brachycéphales ont été les inventeurs de notre civilisation. Il est vrai de dire, à la décharge de Gobineau, qu'à l'époque où il écrivait son ouvrage, nos connaissances de l'anthropologie ethnique étaient encore bien peu avancées.

Quoi qu'il en soit de ces discussions, l'Histoire — l'histoire de l'homme dans son ensemble — doit écrire en lettres particulièrement significatives les grandes heures dont il vient d'être question.